

# LIRE ROBESPIERRE PHILOSOPHE

PAR SOPHIE WAHNICH\*

---

## À PROPOS DE

Georges Labica, *Robespierre.*

*Une politique de la philosophie,*

préf. de Thierry Labica, Paris,

La fabrique, 2013 (1990), 214 p., 10 €.

---

La réédition du *Robespierre. Une politique de la philosophie* de Georges Labica, est un petit objet étonnamment complexe. Non que le texte ait été complexifié entre 1990 et 2013 : c'est rigoureusement le même qui est mis à disposition du public. Mais les contextes éditoriaux sont si différents que la portée du texte en vient à se déplacer, tant pour le champ philosophique auquel ce texte finalement s'adressait, que pour l'espace public de la raison savante et militante que cette réédition convoque.

---

Georges Labica écrit son *Robespierre* dans le contexte du bicentenaire de la Révolution française et de la chute du mur de Berlin. « L'opportuniste pathétique » selon l'expression de Michel Vovelle, vient redoubler les attaques frontales faites à l'objet Révolution par la galaxie Furet alors au faîte de sa gloire : François Furet préside la fondation Saint Simon depuis 1981 et ses thèses sont relayées dans *le Nouvel observateur*. Depuis 1965, François Furet défend l'idée selon laquelle la Révolution française comme objet politique relève de la fonction mythique et qu'il s'agit de cesser de faire vivre le mythe au profit d'une histoire critique des textes. En popularisant le point de vue d'un Alfred Cobban, professeur d'histoire de France à l'université de Londres, il acclimatait une critique historienne et anglo-saxonne du marxisme. En effet Cobban avait prononcé dès 1954 une conférence intitulée « la Révolution française est un mythe », pour indiquer que l'interprétation marxiste ne correspondait pas à la réalité des faits, que la Révolution n'avait pas été faite par une bourgeoisie capitaliste qui n'existait pas encore et qu'elle n'avait pas aboli la féodalité car elle n'existait déjà plus. Mais en 1990, un pas important avait été franchi. La deuxième gauche rocardienne triomphe à l'ombre d'une Révolution non plus simplement déclarée objet froid incapable de faire vivre des clivages politiques au sein de la société française, mais devenue matrice des totalitarismes à l'aide de Tocqueville et Cochin, et à ce titre haïssable. Un peuple révolutionnaire et les tyrans qui l'abusaient, tel Robespierre, a produit un dérapage : la Terreur. C'est alors que Robespierre est inscrit dans une série, qui comprend parfois la lignée communiste, Marx, Lénine, Staline, Mao, parfois les figures du

totalitarisme, et Robespierre côtoie alors Hitler et Staline. Si la supposée gauche occupe ce terrain, alors la droite peut avancer ses pions avec plus de vigueur. Robespierre est déclaré fou sanguinaire, fanatique, chef de secte, impuissant, puritain, tyran etc. « *Les discours de Robespierre, c'est à pleurer* » affirme Pierre Chaunu, alors promoteur de l'idée d'un génocide franco-français en Vendée avec son élève Ronald Sécher. La dévaluation de l'incorrupible est sur tous les plateaux de télé du bicentenaire.

Écrire sur Robespierre à partir de la lecture sérieuse de ses textes et en faire une figure d'acteur politique philosophe présente alors de fait un triple enjeu.

Politique, d'abord. Robespierre incarne encore une tradition politique attachée au Parti communiste français et il s'agit de faire valoir ici une singularité au moment où le communisme semble s'éteindre. De déjouer en un sens la série proposée au grand public, et réintroduire quelques discontinuités spatiales et temporelles dans la dite tradition communiste. George Labica récuse les analogies avec toute « *dictature du prolétariat* » (p. 153).

Historiographique ensuite, car cette tradition communiste dite jacobine et installée à la Sorbonne par Soboul et ses héritiers est sur la défensive. Ceux qui valorisent l'histoire froide et se présentent comme historiens critiques de la Révolution française sont à l'EHESS, haut lieu de Braudel et de la longue durée. Cette critique réussit à déconsidérer l'idée même d'événement. Or le Robespierre de Labica est un Robespierre de l'événement, qui doit faire face à l'événement. À ce titre, il est une machine de guerre contre cette histoire critique qualifiée aussi du côté de la Sorbonne de révisionniste. Il s'agit alors de faire valoir une histoire par les textes qui ne serait

---

\*Sophie Wahnich est directrice de recherche au IIAC CNRS, dans l'équipe Transformations radicales des mondes contemporains. Elle a notamment publié *La Liberté ou la Mort. Essai sur la terreur et le terrorisme* (2003); *La Longue Patience du peuple. 1792, naissance de la République* (2008); et dirigé le collectif, *Histoire d'un trésor perdu. Transmettre la Révolution française* (2013).

W. J. FORD

407

C. O. WASH



ni révisionniste ni mythique, et qui serait pourtant tout aussi critique que l'autre – si critique veut dire retour aux sources, aux textes analysés.

C'est pourquoi l'enjeu premier, princeps, pour Georges Labica est semble-t-il d'abord philosophique: ce sont les effets de ce travail philosophique qui atteindront *in fine* l'objectif historiographique et politique.

Et, à ce titre philosophique, ce *Robespierre* poursuit finalement la critique intellectuelle et politique du dit marxisme vulgaire, c'est-à-dire de cette propension à considérer la pensée, les idées, les idéologies comme des superstructures dépendant des infrastructures économiques et sociales, cette propension à plaquer des déterminations et des qualifications préétablies à l'analyse des textes. Faire un livre sur Robespierre, c'est de fait réintroduire au premier plan la philosophie comme actrice de la Révolution, et en parlant de «*politique de la philosophie*», réintroduire la politique comme fondatrice de l'événement révolutionnaire. Aucun chapitre ne porte sur les enjeux immédiatement économiques et sociaux. Non qu'ils soient absents, mais au titre de la «cause du peuple». On reconnaît le titre du journal maoïste géré par Jean-Paul Sartre pour qu'il puisse survivre à la censure. Or cette critique du marxisme vulgaire précède l'apparition de l'histoire critique de Furet; c'est l'histoire critique de la *Critique de la raison dialectique* de Sartre qui l'avait inaugurée. Le travail de Labica est feuilleté de cette histoire complexe. «Peuple» est alors pris dans son acception politique première dans le contexte révolutionnaire français, et la notion de cause du peuple y subit de fait un petit retournement énonciatif. Le peuple, c'est le souverain qui s'oppose d'une part aux oppresseurs, et d'autre part aux mandataires du peuple ou gouvernants qui le représentent. Du côté des oppresseurs, les bourgeois ou gens de bien dans l'acception des Girondins qui ont distingué, au sein du Peuple, les gens de peu, ces gens de bien, et séparé les intérêts des uns et des autres dans le mouvement politique de la révolution. Or pour un Robespierre dont le droit naturel est la seule boussole, ceux qui séparent ainsi les intérêts et annulent l'universalité du bien commun, sont des oppresseurs, des adversaires, des ennemis. Si le résultat de la Révolution après la chute de Robespierre est bien l'avènement d'une bourgeoisie, Georges Labica récuse la notion marxiste de révolution bourgeoise (p. 56). Selon lui, à la lecture de Robespierre, il apparaît que c'est bien la contre-révolution qui a été bourgeoise et non la Révolution française dans sa dynamique politique de l'égalité. Il s'appuie d'ailleurs dans cette affaire sur l'historiographie et le travail de Florence Gauthier sur l'économie politique populaire de Robespierre et sur E. P. Thompson. Pour autant, il ne récuse pas

le marxisme dans son ensemble, loin de là. Il montre comment il faut aller de Kant à Robespierre pour passer de la philosophie à la réalité effective, de l'interprétation du monde par les philosophes à la volonté de le changer (p. 59) et comparer le jeune Marx des *Thèses sur Feuerbach* et le Gramsci qui affirme que «*la philosophie doit devenir politique pour devenir vraie*». Or de fait dans la Révolution française, le droit, les principes sont des armes. Le fer est d'abord dans les mots, la bataille celle de la pensée. «*La raison et l'éloquence.*»

De ce fait, au-delà cet enjeu fort au sein de la philosophie marxiste, Georges Labica s'adresse à tous ses pairs et pas seulement aux marxistes. Il s'agit de redonner sa place de philosophe à cet acteur politique de premier plan, de lui redonner une place révoquée par les dictionnaires (celui paru aux PUF en 1984 en particulier, qui admet Saint-Just mais non Robespierre), et de montrer ce qui se joue dans cette reconnaissance de l'acteur philosophe révolutionnaire. La possibilité de ramener sur terre non seulement la philosophie, mais une philosophie qui s'invente au contact de la politique empirique, celle à laquelle il faut faire face.

Parler d'une politique de la philosophie, c'est une manière de réintroduire la question d'une double articulation, celle des philosophes aux situations réelles, celle de la philosophie aux situations historiques, un tenon et une mortaise pour que la philosophie ne soit pas un surplomb ni même un outil de la politique en situation, mais bien une attitude en situation: agir dans une réflexivité constante afin de faire face à l'inauguration de nouveaux rapports de pouvoir qui donnent de nouvelles responsabilités, sans outils préalables. Saint-Just affirme aussi: «*il ne faut rien négliger mais il ne faut rien imiter, l'héroïsme n'a pas de modèle*». Une philosophie politique pratique de l'invention en quelque sorte, ni utopie ni corpus programmatique ou technique à appliquer. Or Georges Labica affirme que chez Robespierre, le premier point d'appui de cette réflexivité, c'est la sensibilité: «*un profond sentiment de l'injustice*». Viennent ensuite ses lectures de Locke, Mably, Montesquieu, Rousseau. Cet étayage n'est pas pour autant un guide d'action, car seule l'analyse des situations permet de penser d'une part le légalisme, d'autre part la violence libératrice ou punitive légitime. Pour l'acteur philosophe, rien n'est pensé d'avance, mais la pensée est profondément informée par l'érudition, les savoirs et la sensibilité. Cet ensemble fait l'intuition politique philosophique.

Robespierre devient alors un cas d'école pour dire cette nécessité d'une philosophie qui se pense à cette jointure et qui pourtant n'est pas ajustement pragmatique à des situations vaille que vaille, mais bien cohérence d'un sujet pensant vertueux. La vertu

est alors la force morale, le courage nécessaire à la fondation républicaine, mais aussi la capacité à ne jamais s'en remettre à ceux qui gouvernent, car si la vertu consiste pour le peuple à s'aimer lui-même, elle consiste pour les représentants à renoncer à leurs intérêts propres au profit du bien commun. Le politique prime sur l'économique et le pouvoir législatif doit constamment subordonner le pouvoir exécutif.

Ces mots de « justice », « droit », « peuple », « vertu », sont les maîtres mots de ce que Georges Labica présente comme une théorie de la Révolution qui repose sur le droit de résistance à l'oppression et à l'insurrection quand les gouvernements violent les droits du peuple. Georges Labica insiste alors sur le droit suspensif du droit face à ces mauvais gouvernants ou face à des institutions défailtantes. C'est à ces titres que la Révolution n'est jamais finie, ou plutôt qu'elle peut toujours reprendre. Car la théorie de la Révolution le conduit à considérer qu'elle est parfois le « hors droit » qui permet de sauver « un droit supérieur », le fameux droit naturel déclaré une première fois en 1789, une seconde en 1793 avec une cohérence

approfondie fournie par l'événement même. Pour autant, Robespierre ne souhaite nullement la nécessité de l'affrontement et c'est pourquoi il appelle de ses vœux une capacité à devenir vertueux grâce à de bonnes lois et de bonnes institutions comme celle de cette religion de l'être suprême, religion civile par excellence qui autorise toutes les religions à coexister et qui autorise donc cette liberté de conscience sans laquelle il n'y aurait pas eu de révolution.

Georges Labica montre que, dans cette manière de penser en situation, Robespierre est bien philosophiquement dans la lignée d'un Kant, d'un Fichte ou d'un Hegel, mais il a pour lui d'avoir sinon été un homme d'action, du moins un homme de la situation révolutionnaire, qui a su y faire face indissociablement politiquement et philosophiquement.

Si les historiens qui connaissent bien Robespierre ne font parfois que retrouver un savoir déjà connu, ceux qui le fustigent sont de fait récusés par une leçon à la fois brève et magistrale. Mais la leçon est bien faite en direction des philosophes, contre une certaine philosophie politique, mais aussi contre

**EXTRAIT / ROBESPIERRE, 2 JANVIER 1792: « LE VRAI MOYEN DE TÉMOIGNER SON RESPECT POUR LE PEUPLE N'EST POINT DE L'ENDORMIR EN LUI VANTANT SA FORCE ET SA LIBERTÉ »**

**V**ous avez été étonné, avez-vous dit, d'entendre un défenseur du peuple calomnier et avilir le peuple. Certes, je ne m'attendais pas à un pareil reproche. D'abord, apprenez que je ne suis point le défenseur du peuple, jamais je n'ai prétendu à ce titre fastueux; je suis du peuple, je n'ai jamais été que cela, je ne veux être que cela; je méprise quiconque a la prétention d'être quelque chose de plus. S'il faut dire plus, j'avouerai que je n'ai jamais compris pourquoi on donnait des noms pompeux à la fidélité constante de ceux qui n'ont point trahi sa cause; serait-ce un moyen de ménager une excuse à ceux qui l'abandonnent, en présentant la conduite contraire comme un effort d'héroïsme et de vertu? Non, ce n'est rien de tout cela; ce n'est que le résultat naturel du caractère de tout homme qui n'est point dégradé. L'amour de la justice, de l'humanité, de la liberté est une passion comme une autre; quand elle est dominante, on lui sacrifie tout; quand on a ouvert son âme à des passions d'une autre espèce, comme à la soif de l'or ou des honneurs, on leur immole tout, et la gloire, et la justice, et l'humanité, et le peuple et la patrie. Voilà tout le secret du cœur humain; voilà toute la différence qui existe entre le crime et la probité, entre les tyrans et les bienfaiteurs du pays.

Que dois-je donc répondre au reproche d'avoir avili et calomnié le peuple? Non,

on n'avilit point ce qu'on aime, on ne se calomnie pas soi-même.

J'ai avili le peuple! Il est vrai que je ne sais point le flatter pour le perdre; que j'ignore l'art de le conduire au précipice par des routes semées de fleurs: mais en revanche c'est moi qui sus déplaire à tous ceux qui ne sont pas peuple, en défendant, presque seul, les droits des citoyens les plus pauvres et les plus malheureux contre la majorité des législateurs; c'est moi qui opposai constamment la Déclaration des droits à toutes ces distinctions calculées sur la quotité des impositions, qui laissaient une distance entre des citoyens et des citoyens; c'est moi qui défendis non seulement les droits du peuple, mais son caractère et ses vertus; qui soutins contre l'orgueil et les préjugés que les vices ennemis de l'humanité et de l'ordre social allaient toujours en décroissant, avec les besoins factices et l'égoïsme, depuis le trône jusqu'à la chaumière; c'est moi qui consentis à paraître exagéré, opiniâtre, orgueilleux même, pour être juste.

Le vrai moyen de témoigner son respect pour le peuple n'est point de l'endormir en lui vantant sa force et sa liberté, c'est de le défendre, c'est de le prémunir contre ses propres défauts; car le peuple même en a. *Le peuple est là* est dans ce sens un mot très dangereux. Personne ne nous a donné une plus juste idée du peuple que Rousseau,

parce que personne ne l'a plus aimé.

*« Le peuple veut toujours le bien, mais il ne le voit pas toujours. »* Pour compléter la théorie des principes des gouvernements, il suffirait d'ajouter: les mandataires du peuple voient souvent le bien; mais ils ne le veulent pas toujours. Le peuple veut le bien, parce que le bien public est son intérêt, parce que les bonnes lois sont sa sauvegarde: ses mandataires ne le veulent pas toujours, parce qu'ils veulent tourner l'autorité qu'il leur confie au profit de leur orgueil. Lisez ce que Rousseau a écrit du gouvernement représentatif, et vous jugerez si le peuple peut dormir impunément. Le peuple cependant sent plus vivement, et voit mieux tout ce qui tient aux premiers principes de la justice et de l'humanité que la plupart de ceux qui se séparent de lui; et son bon sens à cet égard est souvent supérieur à l'esprit des habiles gens; mais il n'a pas la même aptitude à démêler les détours de la politique artificieuse qu'ils emploient pour le tromper et pour l'asservir, et sa bonté naturelle le dispose à être la dupe des charlatans politiques. Ceux-ci le savent bien, et ils en profitent.

Georges Labica, *Robespierre. Une politique de la philosophie*, La fabrique, 2013, p. 146-148.



448 L.B.



448 L.B.  $\frac{5}{17}$   $\frac{B}{U}$   $\frac{11}{11}$  11  
K. ELLICK 17-2-19



une certaine conception philosophique qualifiée d'utopique. Sans doute y a-t-il là un point de discussion non plus avec les antirobepierristes mais bien avec les antitotalitaires de gauche qui, à l'instar d'un Edgar Quinet qui affirmait que «*la Révolution française avait ramené la foi en l'impossible*», considèrent

---

***Cette édition prend place après les révolutions du Printemps arabe, en pleine crise du modèle d'adaptation au capitalisme prôné par la deuxième gauche, de fait à un moment de réévaluation de la notion de révolution.***

---

que cette révolution est à proprement parler, et à ce titre, un événement utopique, c'es-à-dire capable de ne pas céder sur la volonté de faire advenir un monde tout autre. Où l'on retrouverait finalement et le jeune Marx et Gramsci.

C'est d'ailleurs ce désir de «monde tout autre» qui conduit *in fine* au désir de rééditer ce texte dans un contexte transformé.

Cette édition précédée d'une préface de Thierry Labica prend place après les révolutions du Printemps arabe, en pleine crise du modèle d'adaptation au capitalisme prôné par la deuxième gauche, de fait à un moment où des effets de discours et de pratiques de résistance à l'oppression ont permis de réévaluer le concept, la notion de révolution, soit pour la récuser à nouveau soit au contraire pour la repenser, la feuilleter une nouvelle fois au regard de l'histoire présente. Or il s'agit d'un même mouvement de transmettre un moment révolutionnaire historique et des outils pour comprendre en situation ce que peut-être non seulement une Révolution, mais une exigence démocratique à la hauteur des promesses que contiennent ces deux mots. Un acte de transmission, donc, comme acte politique. Mais aussi comme acte de filiation. La préface est d'abord un tombeau pour Georges Labica, tombeau d'un fils à son père qui est assez émouvante dans sa pudeur et ses hésitations mêmes, dans son éloge d'une cohérence vertueuse, d'un retrait et d'une exigence dans un travail philosophique marxiste. Thierry Labica retrace un itinéraire intellectuel à la fois intime et *in fine* public par ses textes publiés. Il permet ainsi de situer ce *Robespierre* entre enjeux théoriques et manière d'être au monde. Il fait dès lors valoir les enjeux politiques, intellectuels et philosophiques, davantage qu'historiographiques, du travail effectué. La question historiographique semble assez vite réglée car, pour Thierry Labica, le travail qui a

conduit en France à ne pas avoir pu récuser et enfouir la Révolution française du paysage a été avant et après le texte de son père, assumé par des historiens français qui n'ont pas cédé à l'air du temps. Il rappelle lui aussi le travail de Florence Gauthier, mais aussi le travail éditorial des éditions La fabrique où ce livre est réédité. En 2000, cette maison d'édition avait publié des textes de Robespierre, en 2003 un petit ouvrage récusant l'assimilation de la Terreur au terrorisme dans le contexte du 11 Septembre 2001, et proposant de relire à nouveaux frais les enjeux de la terreur, puis plus récemment des rééditions d'Albert Mathiez. Thierry Labica évoque encore la Société des études robespierristes, l'Institut d'histoire de la Révolution, et ne s'intéresse ici qu'à un supposé terreau commun en méconnaissant ce qui sépare les uns et les autres, qui ont parfois été plus thermidoriens et directoriaux que ce passage rapide, malgré tout, pourrait le laisser croire. Mais là n'est pas l'important. Il est dans la manière dont Thierry Labica en philosophe se pose à cette jointure de notre situation et du travail philosophique de son père pour en montrer la portée actuelle, l'actualité. Il revient sur des questions centrales pour notre temps : celle du droit, non comme objet super-structurel, faux car idéalisé, mais comme objet falsifié, dégradé par des pratiques d'exception autorisées par la dite lutte anti-terroriste. Réfléchir sur les pratiques de droit et de justice actuelles conduit à aiguïser la question d'une nécessité devenue criante : pour ne pas devenir discrétionnaire, policier, le droit positif doit être normé par un droit supérieur – c'était la fonction de ce fameux droit naturel cher à Robespierre et à ses pairs. Mais même au-delà du droit, Thierry Labica pose à nouveau la question de ce qu'il appelle «*l'inadmissible démocratique*», c'est-à-dire la question d'une restriction constante de l'espace souverain du peuple quand des marchands de modèles constitutionnels corrigent sous nos yeux ébahis ce qu'ils décrivent comme un «*excès de démocratie*». Des résultats électoraux inattendus sont ainsi bafoués, corrigés, quand ce ne sont pas les électeurs qui sont exclus du droit de donner leur voix ou de la voix. Il s'agit d'entendre comment, du sein de ce déni de démocratie, la question de la violence redevient contemporaine. Elle traversait le travail sur Robespierre, entre violence libératrice et violence oppressive, dans une tradition qui n'a jamais fait de la violence un concept mais une pratique qu'il faut réfléchir, retenir et parfois assumer. Enfin, la question d'une religion sans religion associant la liberté de conscience et la liberté de culte autour d'un culte de l'être suprême, prend face à nos débats stériles sur la laïcité une acuité qui incite à reprendre le dossier. Car il s'agit bien de reprendre des dossiers, non dans un cabinet de philosophie séparé du monde, mais au cœur de notre monde qui





n'en finit pas de vivre dans les ciels de traîne si gris de l'après Guerre froide. Tocqueville ou Robespierre. Sortir de la Guerre froide suppose de vouloir retrouver Robespierre et son désir intense et antiélitiste de démocratie.

Pour Thierry Labica, ce qui rend le texte de son père actuel, c'est bien sa capacité à s'être pensé inactuel, décalé quand la mode était mémorielle, humanitaire, discursive, culturaliste, antimarxiste ; de n'avoir été rien de tout ça. C'est pourquoi on peut le rééditer et ainsi recommencer. Car nous dit ce fils, tout ce qui a été fait «*pour le bonheur et pour la liberté*» il fallait le faire et il faudra le refaire. Ainsi parlait également une gréviste très métaphysicienne en 1995 : «*Je ne sais pas si j'ai raison de penser comme je pense, mais je n'arrête pas de penser et tout ce qu'on a fait dans ces grèves il fallait le faire et il faudra le refaire.*»